

Vénus Khoury-Ghata, née au Liban en 1936, est écrivaine, journaliste et critique littéraire. Nationalité française, elle habite Paris.

Publications principales: *Terres stagnantes*. Poésie. Paris: Seghers, 1971. *Les Ombres et leurs cris*. Poésie. Paris: Belfond, 1980. Prix Apollinaire (1980). *Qui parle au nom du jasmin*. Poésie. Paris: E.F.R., 1980. *Un faux pas du soleil*. Poésie. Paris: Belfond, 1982. *Vacarme pour une lune morte*. Roman. Paris: Flammarion, 1982. *Les morts n'ont pas d'ombre*. Roman. Paris: Flammarion, 1984. *Mortemaison*. Roman. Paris: Flammarion, 1986. *Monologue du mort*. Poésie. Paris: Belfond, 1987. Prix Mallarmé 1987. *Bayarmine*. Roman. Paris: Flammarion, 1988. *Les fugues d'Olympia*. Roman. Paris: Ramsay/de Cortanze, 1989. *Fables pour un peuple d'argile*. Poésie. Paris: Belfond, 1982. Grand Prix de la Société des Gens de Lettres. *La maîtresse du notable*. Roman. Paris: Seghers, 1992. *Les fiancées du Cap Tènes* (Lattes). *La maestra* (Actes Sud).



Ma mère s'abîmait dans le mouvement poussif de son balai
luttant contre un sable qu'elle appelait désert
contre une humidité qu'elle appelait eau friable

étang

ses mains de balayeuse à l'écart du monde
exhumaient des morts invisibles
traquaient le moindre affaissement du vent
la moindre tache d'obscurité
balayant avec tant d'abnégation
en riant aux éclats dans la bourrasque
de peur de se montrer acariâtre

Mère si modeste
tu ne tirais aucune gloire du vent qui soufflait pour tes
seuls bras qui balayaient

J'écris Mère

et une vieille femme se lève dans l'incertitude du soir

enfile une robe de mariée

se hisse sur le rebord de la fenêtre

interpelle la cité hostile

s'adresse à la caste hautaine des réverbères

se dépoitraille face aux horloges

leur montre le lieu précis de sa tristesse

se dénude avec douceur de crainte de froisser ses rides

et de déstabiliser l'air

Ma mère avait cette manière à elle de se dévêtir

comme on arrache ses décorations à un général dégradé

Dans les poches de ma mère il y a une odeur froide
et trois cailloux pour casser les vitres de l'été
la robe de ma mère a bu toute la neige de novembre
les cris des oiseaux morts ont troué son ourlet
Elle les chasse de ses bras évanouis
 les injurie dans l'absence de mots
 l'absence d'échos
dans ses murs renversés
de l'intérieur.....

Il arrive à ma mère de se lever malgré la vigilance de l'air
de s'armer d'une bêche
de retourner à grandes pelletées la terre qui la recouvre
susitant la colère de voisins taciturnes
qui ont tourné le dos aux horloges
et coupé tout lien épistolaire avec l'herbe
ses anements de femme transie creusaient le sol
jusqu'à cette chambre où faute de soleil
elle faisait briller ses bagues et étinceler ses larmes

Le sel que ma mère jetait dans son fourneau
délaissait la langue des flammes
et prolongeait nos corps jusqu'au

lac Baïkal
les rives de l'Euphrate
et celles d'Amazonie

Nous avons ramené des toucans bleus dans nos cheveux
des arbres à pain entre nos dents
mangé un fruit acide qui fit grimacer la table

Dans le fourneau de ma mère s'empoignaient les vents porteurs
de rumeurs
les fleuves d'Amazonie se suicidaient dans l'Atlantique
les cloches du Tibet s'étranglaient avec leur corde

nous écoutions toutes les doléances
nous compatissions

La morte se tient au frais sous l'érable
le dos tourné à la maison qui ne l'a pas gardée
sa robe désuète fait honte aux passereaux
ses cheveux emmêlés repailleront les chaises pendues aux
branches
les anges fatigués y feront halte
le temps de vérifier si la morte s'est déplacée avec le soleil